

■ Les femmes, grandes perdantes du partage des richesses? C'est ce que dénonce un rapport d'Oxfam sorti en marge du forum économique mondial à Davos. Une vision d'un monde de plus en plus injuste que dément Corentin de Salle, directeur scientifique du centre d'études du MR.

Les inégalités croissent-elles?

AFP

m oublie-t-il de nous parler?

in Data, 2016). La pauvreté a toujours été la règle et la prospérité l'exception. Mais, à la faveur de la mondialisation, ce phénomène s'est inversé il y a quelques décennies. En 2015, selon la Banque mondiale, le pourcentage des gens dans le monde vivant sous le seuil d'absolue pauvreté (ceux qui gagnent malheureusement moins d'1 \$ 90 par jour) est tombé à 9,6%. Or, en 1820, 85% de la population mondiale vivait sous le seuil d'absolue pauvreté. Alors, évidemment, dire que les choses vont mieux ne veut pas dire qu'elles vont bien: près de 750 millions de personnes vivent encore dans des conditions extrêmement misérables.

Troisièmement, les richesses sont créées et consommées chaque jour. Ce n'est pas un stock qui préexisterait à son appropriation. Avant que l'homme n'apparaisse sur Terre, la quantité des richesses équivalait à 0. Dans les sociétés occidentales (toutes régies par un État de droit), ceux qui acquièrent les richesses sont ceux qui les créent ou les achètent: elles n'existeraient pas sans eux et, dès lors, ils n'en dépossèdent personne.

Quatrièmement, les richesses mondiales ne sont pas un gâteau d'une taille immuable mais un gâteau dont la taille croît à mesure que la planète se développe économiquement. L'économie n'est pas un jeu à somme fixe: dès lors, dans un État de droit, loin de s'enrichir au détriment des pauvres, les riches accroissent la richesse mondiale et la font circuler à l'avantage de tous.

Cinquièmement, que préférons-nous? Une société pauvre où tout le monde possède exactement le même niveau de richesses (société A) ou une société riche où ces niveaux diffèrent (société B)? Un gâteau minuscule où chacun reçoit le même (minuscule) morceau ou un gâteau gigantesque où les parts ont des tailles différentes mais où le plus petit morceau (dans cette société B) est néanmoins plus gros que n'importe quel morceau de la société A? Il faut évidemment s'efforcer de généraliser à la planète entière un modèle qui accroît la taille du gâteau. Tout en œuvrant bien entendu parallèlement à ce que cet accroissement ne détériore pas l'environnement: c'est le défi du siècle.

Sixièmement, même s'ils aiment généralement le luxe, les

milliardaires n'utilisent la plupart du temps qu'une part infinitésimale de ce qu'ils possèdent pour leur agrément et confort personnel. Cet argent est, dans la quasi-totalité des cas, réinvesti pour créer d'autres richesses et d'autres emplois dans le monde. Et d'une manière beaucoup plus précautionneuse et productive que si, comme le suggèrent les partisans d'une taxation abusive, c'était l'État qui était chargé de le faire fructifier.

Un monde plus égalitaire

Les inégalités s'accroissent-elles dans le monde? Le paradoxe est le suivant: d'abord, notre monde est beaucoup plus égalitaire qu'il ne l'était il y a deux siècles car l'égalité en droit a été juridiquement consacrée et, grâce à l'enseignement obligatoire et gratuit, énormément de progrès ont été accomplis en direction de l'idéal de l'égalité des possibles (notre destin n'est plus irrémédiablement déterminé par notre milieu d'origine). Mais, dans le même temps, sur le plan socio-économique, il est indéniable que l'écart entre les très riches et les très pauvres s'est creusé. Pourtant, ce phénomène coexiste avec un processus d'égalisation car ces deux groupes sont minoritaires par rapport à une immense classe moyenne qui est en train d'émerger à l'échelle de la planète (Milanovic, 2016). Soit un phénomène contredisant la prétendue dualisation. L'augmentation des inégalités au détriment de la petite classe moyenne de plusieurs pays occidentaux depuis les années 1980 (phénomène dit des "perdants de la mondialisation") ne suffit pas, à elle seule, à enrayer ce processus d'égalisation au niveau mondial.

Oxfam a raison de dénoncer l'exploitation des femmes au tiers-monde et de travailler à réduire la misère. Mais il faut toujours se méfier des analyses se basant sur quelques chiffres isolés: de même qu'une certaine gauche critique à juste titre les experts qui sacralisent le taux de croissance et le PIB, elle serait avisée, sous peine de ne rien comprendre au monde dans lequel nous vivons, de cesser de fétichiser quelques statistiques sur l'inégalité entre des valeurs extrêmes. Le combat contre les inégalités passe par le développement économique et la mise en place d'une authentique égalité des possibles.



D.R.
Corentin de Salle
Directeur scientifique du
Centre Jean Gol